

Histoire de la philosophie

57 Hegel

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Eh bien, nous allons donc commencer à lire Hegel. Je ne suis pas assez naïf pour supposer que vous l'avez déjà lu, puisque vous venez de passer un examen. Mais vous constaterez que Hegel, une fois familiarisé avec son vocabulaire et son style, est d' une lecture assez aisée ; il peut paraître verbeux.

Il existe un petit livre de Brent Blanchard intitulé **Sur le style philosophique**, le style littéraire, si l'on peut dire, des philosophes, dans lequel il suggère que des personnalités comme Jonathan Swift et George Bernard Shaw affirmeraient que le major André a été pendu. F.H. Bradley, idéaliste britannique du début du XXe siècle, dirait qu'il a été assassiné. Un de ses collègues, Bozenkett, dirait qu'il est mort.

Kant dirait que son existence mortelle a atteint son terme. Et Hegel nous dirait qu'une détermination finie de l'infini a été déterminée par sa propre négation. Mais si vous écoutiez attentivement, vous auriez perçu, dans cette affirmation finale sur la mort du commandant André, une expression de la dialectique hégélienne.

Écoutez-le encore une fois. Une détermination finie de l'infini. Oui, l'infini, l'absolu, l'être qui englobe tout.

Maintenant, une détermination finie de cela, c'est-à-dire un individu. D'accord, la thèse. Il existe.

Cela avait été confirmé par sa propre négation. Oui, son existence est niée, ce qui précise davantage cet événement, cette période de l'histoire. Ainsi, dire qu'une personne est tuée entraîne, vous le voyez, toutes sortes d'implications.

Et ce que fait Hegel, c'est simplement inscrire l'idée, pourtant simple, que cet homme a été tué dans un contexte beaucoup plus vaste. Certes, il s'agit peut-être d'une question de style littéraire, mais il est clair que le cadre philosophique qu'il utilise transparaît dans son style. Permettez-moi donc de commencer notre discussion sur Hegel en vous rappelant ce que j'ai dit la dernière fois concernant ces idéalistes allemands en général.

Je ne suis peut-être pas assez réaliste, ni assez naïf pour croire que vous avez déjà lu Hegel après un examen, mais je suis assez réaliste pour penser que vous avez probablement oublié ce que nous avons dit la dernière fois à propos des idéalistes allemands. Reprenons donc là où nous en étions. J'avais dit que nous allions découvrir une nouvelle métaphysique, l'idéalisme absolu, dans lequel chaque

événement et chaque entité individuelle est une expression du processus englobant tout.

Ainsi, votre conscience de soi n'est qu'un instant passager dans la conscience de soi du divin. Le divin déploie pleinement sa liberté et son expression de soi au cours de l'histoire. C'est ainsi que Hegel voyait, par exemple, Napoléon.

Après tout, ils étaient contemporains. Il voyait en Napoléon l'incarnation, à sa manière, singulière et pourtant d'une portée mondiale, du libre mouvement créatif de l'esprit d'une culture à travers l'histoire. Un mouvement qui avait surmonté toutes les oppositions du passé.

La souveraineté de l'esprit créateur. Il ne s'agit évidemment pas d'un modèle mécaniste de cause à effet, mais d'un modèle processuel qui perçoit l'interdépendance organique de toute chose au sein d'un tout englobant.

Ainsi, si l'on parle de la place de Napoléon dans l'histoire, Hegel l'aborderait ainsi : toute l'histoire converge vers cet individu, cet événement, et se déploie à partir de ce point. L'histoire a donné naissance à Napoléon. Et l'événement napoléonien porte en lui toute l'histoire future.

Il qualifie donc Napoléon de figure historique mondiale. Une figure historique mondiale. Un personnage qui incarne le passé et qui est porteur d'avenir.

La notion de processus, d'interdépendance organique, et les figures de style elles-mêmes sont des figures biologiques. Ainsi, ce monisme métaphysique, cet idéalisme absolu, cet idéalisme moniste, où tout est esprit à l'œuvre, où la liberté jaillit de toutes parts, c'est du Hegel tout entier, un romantique convaincu. Or, si cela constitue un aspect de sa métaphysique, il me semble que cet aspect a été davantage apprécié au XXe siècle, peut-être dans sa seconde moitié, voire ses deux derniers tiers, qu'au début du XXe siècle.

Si vous consultez des ouvrages sur Hegel écrits entre 1900 et 1930-1940 environ, vous constaterez qu'il y est présenté comme un rationaliste plutôt que comme un romantique. Et, peut-être, mais certainement pas au sens du XVIIIe siècle. Il est présenté comme un rationaliste car il affirme que le rationnel, non, le réel est rationnel, et que le rationnel est réel.

Donc, il semble dire que toute décision rationnellement nécessaire reflète la réalité, ce qui paraît très rationaliste. Mais que veut-il dire par là ? C'est la question. Que veut-il dire exactement ? Il veut dire que le réel est une manifestation créative, que tout ce qui est réel est une manifestation créative, oups, je ne l'écris même pas correctement, une manifestation de l'esprit.

Voilà ce qu'est le réel . Et donc, affirmer que tout ce qui est réel est une manifestation créatrice de l'esprit revient à dire, en ce sens, que c'est aussi rationnel que l'esprit. Le réel est rationnel.

Affirmer que le rationnel est réel revient simplement à dire que les catégories de la pensée qui structurent la pensée et l'activité créatrices sont aussi des catégories de la réalité, ce qui correspond précisément à la pensée d'Aristote. Les catégories de la pensée sont également des catégories de la réalité. Ainsi, lorsque nous aborderons sa logique dans un instant, nous verrons qu'il expose toutes sortes de catégories, des catégories logiques, qui rappellent, d'une certaine manière, les catégories kantienne.

Kant affirmait que les catégories de la pensée sont purement subjectives ; ce ne sont que des catégories de la pensée. Hegel, lui, rétorque : « Balivernes ! Ce sont des catégories de la réalité ! », mais en allemand. Comment est-il passé de la position de Kant à la sienne ? C'est ce que nous verrons.

C'est évidemment une excellente question. Mais les catégories de la pensée sont aussi des catégories de la réalité. Il faut donc garder à l'esprit que, pour Hegel, le point de départ est l'esprit créateur universel dont la créativité se manifeste librement dans le mouvement continu de l'histoire.

Voilà le deuxième thème de sa métaphysique, mais il y en a un troisième. Ce troisième thème, d'une certaine manière, fait écho à la pensée grecque la plus ancienne. Si l'on remonte à environ 400 ou 500 avant J.-C., ou même à août et septembre derniers, on se souvient que, même avant l'avènement des présocratiques, chez les poètes grecs comme Hésiode, et dans une certaine mesure Homère, Sophocle et Eschyle, on reconnaît que l'univers dans son ensemble est une unité ordonnée, dont une société juste, une société bien ordonnée, une cité-État, est un microcosme, et dont une personne juste, menant une vie morale exemplaire, est un mini- cosme encore plus petit . On retrouve ainsi cette notion de macrocosme et de microcosme.

L'individu, l'État historique et l'univers dans son ensemble sont tous créés à la même image. Unité ordonnée. C'est ce qui sous-tendait le concept de Logos chez les présocratiques et la théorie des formes développée chez Platon.

Vous vous souvenez de cette histoire, j'espère. Eh bien, Hegel aussi, et il utilise le terme Logos. Hegel conçoit l'individu comme un microcosme du tout.

Tu es un microcosme de l'esprit absolu. Tu es à l'image de Dieu. Et l'État – et il pense ici à l'État-nation, puisque nous sommes dans le contexte du romantisme du XIXe siècle – est lui-même un microcosme de l'ensemble, une manifestation de l'esprit créateur à l'œuvre dans l'histoire.

Vous voyez ? Ainsi, lorsqu'on aborde son œuvre majeure, La Phénoménologie de l'esprit, le terme allemand est Geist, qu'on pourrait traduire plus justement par esprit, comme l'ancien mot anglo-saxon Geist, fantôme. Dans La Phénoménologie de l'esprit, on constate que, bien qu'il parle d'abord du soi , puis de la société, et enfin de la culture dans une perspective historique globale, il déploie en réalité ce vagabondage mental qui retrace le déploiement dialectique de la conscience de soi. Mais on ne sait jamais vraiment s'il parle uniquement du soi, ou d'une société et de la conscience sociale, ou encore de l'histoire et de son déroulement.

Vous voyez ? Tout simplement parce que ce qui se passe dans l'un ressemble plus ou moins à ce qui se passe dans l'autre, et à ce qui se passe dans le tout : l'individu, la société, l' univers dans son ensemble . Ainsi, en lisant ce passage sur la relation maître-serviteur, qui est je crois le premier extrait, vous vous direz : « Oui, il s'agit de la façon dont l'individu acquiert une certaine conscience de sa position par rapport à ... » Vous voyez ? Mais on pourrait lire la même chose à propos de la façon dont une nation forge son identité par rapport à ...

Vous voyez ? Et tout ce processus est celui de l'absolu dans le déploiement dialectique des choses. Gardez donc à l'esprit cette analogie avec les anciens Grecs, notamment l'aspect microcosme/macrocosme. Et la manière dont ces processus sont ordonnés aux niveaux micro et macro est toujours rationnelle.

Vous voyez ? Un ordre rationnel. Car le réel est rationnel. Et tous les processus de l'histoire sont rationnels au sens où il l'entend.

Oui. Quelle est sa conception de la rationalité ? Eh bien, cela nous amène, bien sûr, de sa nouvelle métaphysique à une nouvelle méthodologie. À une nouvelle méthodologie.

Ce que nous avons connu au cours des siècles précédents, voire des deux derniers siècles, c'est une tentative de métaphysique démonstrative. Une connaissance démonstrative. Un raisonnement déductif.

Raisonnement syllogistique et mathématique. Partant soit de vérités évidentes, soit de généralisations empiriques. Et, bien sûr, c'est précisément ce type de métaphysique démonstrative que Hume et Kant critiquaient tant.

Et, de fait, Hegel souscrit à leur critique. Il ne s'agit pas d'une métaphysique démonstrative. Il ne cherche pas à prouver quoi que ce soit.

Autrement dit, sa conception de la raison ne se limite pas aux démonstrations déductives. Sa conception de la raison s'apparente à ce que l'on pourrait appeler la pensée, la recherche de la compréhension.

J'essaie de clarifier un point. Dans le contexte du XVIII^e siècle, la raison impliquait des idées qui forment des propositions, des jugements, lesquels sont développés plus loin dans les syllogismes. Ainsi, l'unité de pensée dans la tradition cartésienne est en réalité la proposition.

Les jugements que nous portons. Et c'est parce que Kant était lui aussi attaché à cette idée qu'il a cherché à identifier les catégories qui sous-tendent ces jugements. Or, la différence fondamentale pour Hegel réside dans le fait qu'il centre sa réflexion sur la raison, non sur la proposition, mais sur le concept.

Le griffon . Le concept. C'est toute une différence.

Voyez-vous, si vous raisonnez en termes de propositions, vous cherchez à comprendre les implications logiques d'une proposition et à les exprimer dans une autre. Mais si vous raisonnez en termes de concepts, vous cherchez à clarifier un concept, à explorer les relations conceptuelles.

Une idée en engendre une autre, au gré des vagabondages de votre esprit. Et j'utilise le terme « vagabondage » à dessein. Le raisonnement n'est pas toujours linéaire.

La réflexion erratique ne fonctionne pas. C'est presque un processus d'essais et d'erreurs qui consiste à explorer différents concepts. Ainsi, lorsqu'on tente de comprendre un concept particulier, qu'il s'agisse du concept d'être ou du concept de justice, on part d'une idée initiale qui nous vient spontanément à l'esprit.

Vous commencez , c'est-à-dire, par Une conscience directe . Vous êtes directement conscient d'un concept. Vous verrez.

Et ce concept initial est enrichi par un processus de réflexion où l'on se dit : « Oui, non, vous savez, vous n'en êtes pas satisfait. » On perçoit une autre facette de la question. Il y a donc un processus non seulement de prise de conscience directe, mais aussi de médiation, à travers ce vagabondage réflexif, qui aboutit à une conceptualisation plus claire et plus complète.

Il me semble que cela décrit bien mieux la façon de penser de la plupart des gens. N'est-ce pas votre cas ? Et le mien ? Vous savez, on pourrait comparer la réflexion qui accompagne un cursus universitaire à cela. On part d'une certaine idée de l'éducation, puis on se retrouve confronté à une conception des arts libéraux qu'on n'avait jamais vraiment assimilée auparavant, et on passe d'une vision pragmatique à une vision plus puriste .

Vous savez ? Et puis, au moment de l'obtention de votre diplôme, les deux semblent se rejoindre dans votre esprit, et vous commencez à entrevoir tous les transferts de

connaissances possibles d'une spécialisation en philosophie vers n'importe quel métier imaginable. Ce qui est vrai. Ce qui est vrai.

Oui. C'est comme ça qu'on pense. On fait le tri dans nos idées.

Ou, si vous préférez, jouer avec les billes. Mais il essaie d'y voir plus clair. Donc, cette conceptualisation l'intéresse bien plus.

Or, ce processus de pensée créative constitue la vie de l'esprit. Vous voyez ? La vie spirituelle. Et votre vie extérieure devient la manifestation de votre conceptualisation intérieure.

donc la vie de l'esprit, la vie de l'âme. Et au sens allemand du terme, c'est la culture. Oui.

La vie spirituelle est culture. Et la culture englobe, en définitive, l'art, la religion et la philosophie. L'art, quant à lui, offre une représentation sensorielle permettant d'explorer les concepts.

La religion utilise les symboles pour manipuler les concepts. C'est la philosophie qui va droit au cœur du problème : la conceptualisation.

Donc, tout le processus converge vers cet objectif. À propos de cette nouvelle méthode, notez deux choses. La dernière fois, je l'ai appelée phénoménologie.

Oui. Une phénoménologie de l'esprit, de l'âme. La phénoménologie est une description de la structure du Logos.

Vous voyez ? La logique est une étude de... Une étude de quoi ? Une étude de la structure du Logos. La structure du Logos de quoi ? Du phénomène de la pensée.

Les phénomènes de la vie de l'esprit. La vie de l'intellect. Vous voyez ? C'est un processus descriptif.

Vous obtenez donc la nouvelle méthode, mais aussi la nouvelle logique, la dialectique. Vous voyez ? La thèse, l'antithèse, la synthèse. Et c'est à ce moment-là que nous pouvons aborder le plan que je viens de vous présenter.

Vous remarquez maintenant que sur ce schéma, on trouve toutes sortes de triades. Trois points. Trois points.

Et trois points à l'intérieur de chacun des trois points. Et trois points à l'intérieur de chacun des trois points qui sont à l'intérieur des trois autres points qui sont à l'intérieur des trois premiers points. Des roues à l'intérieur de roues tournent.

Oui. Les trois points principaux, voyez-vous, sont premièrement, la logique. Deuxièmement, la nature.

Troisièmement, l'esprit. Vous voyez ? Ce n'est qu'en atteignant l'esprit que le concept prend forme de manière consciente. La logique, elle, ne représente rien d'autre que la structure logique.

Si vous voulez, la forme. Les formes que suit la conceptualisation. Et d'ailleurs, que suit l'histoire.

Dans la nature, en revanche, se trouve le monde des sciences naturelles. On y trouve la matière objective sur laquelle, dans laquelle, l'esprit se manifeste à un niveau préconscient. Rappelez-vous, j'ai appelé cela le gradualisme, qui désigne différents degrés de manifestation de l'esprit.

Voyons d'abord la logique, et nous examinerons les autres points plus tard . Vous remarquerez que tout ce qui est numéroté un est une thèse, et tout ce qui est numéroté deux est une antithèse.

Tout ce qui est numéroté trois est une synthèse. D'accord. La thèse est ce qui est immédiatement perçu, ce qui vient immédiatement à l'esprit.

L'antithèse est l'étape de médiation. La synthèse est le moment où les idées convergent vers la compréhension. Thèse, antithèse, synthèse.

Le concept initial est toujours très abstrait. Et à mesure que la compréhension s'affine, il devient de plus en plus concret. Il s'agit donc d'un passage de l'abstrait au concret.

Et l'expression la plus concrète de la pensée se trouve dans la culture. Bon, je vais essayer de faire une projection audio pour voir si cela nous aidera à mieux comprendre ce qu'il fait. Ce sera un petit exercice de lecture d'un article.

C'est trop petit ? Oui, n'est-ce pas ? Recule un peu. Tu veux le peaufiner ? C'est mieux comme ça ? Affinons-le. Oui, c'est un peu mieux.

Bon, j'aurais dû l'agrandir. Vous voyez, on veut concrétiser le processus.

Non, ce n'est pas très... C'est à peu près tout, je crois. Bon, rappelez-vous que les lois classiques de la logique commencent par la loi d'identité : $A = A$. En fait, je devrais peut-être commencer par là et passer à l'autre.

Remarquez ce qu'il dit. Lorsque les principes de l'essence sont considérés comme des principes essentiels de la pensée, ils deviennent des prédicats d'un sujet proposé. Ce sujet, étant essentiel, est tout, vrai de tout.

Et les propositions ainsi formulées ont été énoncées comme des lois universelles de la pensée. Quelles propositions ? Des propositions qui sont des principes de ce qu'est l'être. De l'essence même.

Qu'est-ce que l'être ? Dans votre schéma logique, vous remarquez que vous partez de l'être pour ensuite aborder l'essence. Qu'est-ce qu'être ?

Voilà l'existence. Ce qu'elle est. L'essence.

D'ailleurs, d'où Sartre tire-t-il sa fameuse expression « l'existence précède l'essence » ? De Hegel. Voyez-vous, Sartre utilise une dialectique hégélienne.

Comme nous le verrons plus tard. Bien, donc les lois universelles de la pensée. Ainsi, la première d'entre elles, la maxime d'identité, s'énonce ainsi : toute chose est identique à elle-même.

A est égal à A. En revanche, le principe de non-contradiction stipule que A ne peut être à la fois A et non A. Cette maxime, loin d'être une véritable loi de la pensée, n'est qu'une loi de l'entendement abstrait. Rappelez-vous que j'ai dit qu'il se réfère aux lois traditionnelles de la logique. C'est exact.

Mais trivial. Voyez-vous, trivial pourquoi ? Eh bien, parce qu'il ne s'intéresse pas à une quelconque proposition, une proposition statique, concernant une réalité statique.

De sorte que A soit égal à A à tout instant. Non. Il ne s'intéresse pas à de telles abstractions de la réalité.

La réalité est un processus. Le déploiement sinueux de la pensée. Et dans ce processus, rien ne reste identique.

Or, cela ne contrevient pas à la loi de la pensée, qui stipule que A est égal à A au même instant. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de même instant demain qu'hier. C'est un instant différent.

Ainsi, la loi de l'identité peut concerner la compréhension abstraite, mais non la conceptualisation concrète du processus. Vous voyez. Revenons-en donc à l'autre.

L'identité est, en premier lieu, la répétition de ce que nous avons auparavant comme étant, mais qui est devenu, par dépassement de son caractère

d'immédiateté. Oui, si vous examinez le schéma logique, vous remarquerez qu'au sein de la qualité, la qualité logique affirmative, rappelons que la qualité en logique est affirmative ou négative. Voyez-vous, on part de l'être, puis on passe au non-être négatif.

D'accord ? De l'être affirmatif au non-être négatif, jusqu'à la synthèse des deux, le devenir. Voyez-vous, suis-je le même qu'hier, identique ou non ? Oui. Les deux sont identiques.

Et non ? Pareil. Car je suis en devenir. L'identité est donc la répétition de ce qui était, qui est en train de devenir, car l'immédiateté de l'être passé a été dépassée, dépassée.

Elle a été supplantée. C'est donc l'être en tant qu'idéalité dont nous parlons lorsque nous abordons la question de l'identité. Une abstraction idéale qui n'est pas en devenir .

Il est essentiel de saisir pleinement le sens véritable de l'identité, et pour cela, il faut se garder de la réduire à une identité abstraite excluant toute différence . C'est là le critère déterminant pour distinguer la mauvaise philosophie de celle qui mérite véritablement ce nom. L'identité, dans sa vérité, en tant qu'idéalité, notion idéale de ce qui est, constitue une catégorie élevée des modes d'être religieux, ainsi que d'autres formes de pensée et d'activité mentale.

La véritable connaissance de Dieu commence par la connaissance de son être tel qu'il est. Son identité. Son identité absolue.

Immuable. Vous voyez ? Cela s'applique-t-il à quoi que ce soit dans le temps ? Existe-t-il une identité aussi immuable dans le temps ? Dans l'histoire ? Savoir autant, c'est comprendre que toute la puissance et la gloire du monde s'évanouissent en la présence de Dieu, car Il est ce qu'Il est. Une identité immuable.

De même, l'identité en tant que conscience de soi, ma propre identité personnelle – vous vous souvenez de la question de l'identité personnelle chez John Locke et d'autres ? Qu'est-ce qui constitue mon identité en tant que personne ? L'identité en tant que conscience de soi, et ce qui distingue l'homme de la nature, en particulier des animaux, qui n'atteignent jamais le stade de la compréhension d'eux-mêmes comme « je », c'est-à-dire comme une unité pure et autonome. Ainsi, en matière de pensée, l'essentiel est de ne pas confondre la véritable identité , qui contient l'être et les caractéristiques transfigurées en lui, les processus de changement. Il ne faut pas confondre la véritable identité avec l'identité abstraite de la forme nue.

Tous les reproches d'étroitesse d'esprit, de rigidité et d'absurdité que certains romantiques adressent à la pensée, du point de vue du sentiment, reposent sur la

présomption erronée que la pensée n'agit que comme une faculté d'identification abstraite. La logique formelle confirme cette présomption en énonçant la loi suprême de la pensée : $A = A$. Si la pensée n'était rien de plus qu'une identité abstraite, nous ne pourrions que la juger futile, fastidieuse et insignifiante. Sans doute la notion, l'idée, elles aussi, étaient-elles identiques à elles-mêmes, mais seulement dans la mesure où elles impliquaient simultanément une distinction.

Vous suivez donc cette ligne de déconstruction du concept d'identité concrète, c'est-à-dire l'identité à travers la différence, plutôt que l'identité idéale abstraite d'un système immuable. Par ailleurs, considérez ce qu'il dit à propos de la non-contradiction, au deuxième paragraphe. Il s'agit là du principe du tiers exclu.

Le principe du tiers exclu. Plutôt que de parler de la maxime du tiers exclu, souvenons-nous qu'une chose est soit A, soit non-A ; il n'y a pas de troisième voie. Au lieu de parler de la maxime du tiers exclu, qui relève d'une compréhension abstraite, il serait plus juste de dire que tout est opposé.

Ni au ciel ni sur la terre, ni dans le monde de l'esprit ni dans celui de la nature, il n'existe rien de tel qu'un choix abstrait, un « soit l'un, soit l'autre », comme le soutient le principe du tiers exclu. Tout ce qui existe est concret, avec en lui-même différence et opposition. Je suis une chose, je deviens autre chose.

La finitude des choses réside alors dans l'absence de correspondance entre leur être immédiat, ce que je suis maintenant, et ce qu'elles sont essentiellement. Voyez-vous, je ne suis pas encore pleinement ce que je suis en essence, en principe. Nous sommes tous en devenir.

Ainsi, dans sa nature inorganique, l'actif est implicitement et simultanément le fondement. Il ne fait que maintenir une cohérence dans sa relation à son autre élément. L'actif n'est pas quelque chose qui persiste silencieusement en opposition.

Il faut toujours s'efforcer d'en saisir tout le potentiel. C'est un processus en constante évolution. La contradiction, en ce sens, est le principe moteur même du monde.

Il est absurde de dire que la contradiction est impensable. Certes, on peut penser A et non A, dans la mesure où ces deux affirmations s'appliquent à des moments différents ou sous différents angles. Aristote le savait.

La contradiction est le moteur du monde. Il est absurde de dire que la contradiction est impensable. La seule chose juste dans cette affirmation, c'est que la contradiction n'est pas une fin en soi.

La contradiction se contredit elle-même. On passe de l'antithèse à la synthèse. Ce n'est qu'un aspect de la contradiction.

Ainsi, le résultat immédiat de l'opposition, réalisé comme contradiction, est le fondement de l'être. Ce fondement, qui contient l'identité ainsi que la différence dépassée, déposée sur les éléments de la notion complète. Thèse, antithèse, synthèse.

Vous comprenez maintenant ? Vous voyez ce qu'il veut dire ? Les lois traditionnelles de la logique, Aristote lui-même les a nuancées en précisant « en même temps et sous le même rapport ». Croire que ces lois permettent de maîtriser un processus évolutif est donc une erreur manifeste. Elles traitent d'une notion abstraite, détachée du processus concret de la réalité.

Quand on conçoit l'essence de quelque chose de manière abstraite, indépendamment de son actualisation dans la réalité ... Par exemple, on peut regarder un vieux bébé faible et gémissant, un de ces êtres qui absorbent du liquide par un bout et le rejettent constamment par les deux, et dire : « Voilà un être rationnel. » Or, on parle alors, de manière abstraite, d'une essence idéale qui, de toute évidence, n'a pas encore été atteinte.

Mais, évidemment, aussi, dans la mesure où existe ce qu'Aristote appelle la puissance, le potentiel, le processus d'actualisation est en cours, et ce, dès le plus jeune âge. Ce qu'il est maintenant, en réalité, est nié par ce qu'il devient, à savoir le commerce des toilettes, au grand soulagement des parents. Et cette charmante enfance, en antithèse de la petite enfance, va d'une manière ou d'une autre transcender elle-même, ce qui à la fois contredit et préserve ce que l'enfant était dans sa petite enfance et ce qu'il était dans son enfance. et bien au-delà.

Or, tout, tout être fini, est en réalité en devenir. Voyez-vous, dans le premier mouvement dialectique de la logique, ces catégories, le concept d'être, est pure abstraction, si par là vous entendez immuable. Le processus de non-être est pure abstraction.

On passe de ces abstractions au concept plus concret de devenir. Plus il est concret, meilleure est la compréhension du concept. Et ce n'est que lorsque le concept d'être est amplifié et étoffé dans la grande synthèse globale que l'on saisit enfin ce qu'est l'être dans sa pleine réalité : un esprit souverain, absolu, omniscient et totalement libre.

L'absolu chez Hegel. Ainsi, lorsqu'il affirme que la contradiction est le principe moteur du monde, il ne prétend pas que le monde regorge de contradictions ; les propositions qui se contredisent elles-mêmes ne sont pas vraies. Non.

Il dit simplement que, dans le cours de l'histoire, les choses changent. Cela relativise-t-il tout ? Relativise-t-il l'éthique ? Pas pour Hegel. Pas pour Hegel.

Il faudra voir pourquoi. D'accord, tu veux bien faire une pause et réfléchir ? Steve ? Oui, je suis content que tu aies soulevé ce point. Je peux le retirer si tu veux.

Mais je suis content que tu aies soulevé ce point, Steve, car c'est bien le cas, et je voulais le souligner. Nous avons, enfin , en fait, sur ce tableau de la logique, voyons voir. Où est-il ? Non, je suppose, oui.

En logique, on distingue trois catégories : le concept, un le sujet et un troisième, le concept immédiat initial. À ce stade de l'exposé des catégories, il souligne que les concepts – et voici une autre triade – peuvent être universels , particuliers ou individuels. Or, vous savez que c'est déjà le cas en logique ordinaire.

Universel. Tous les hommes sont mortels. Particulier.

Certaines personnes sont des menteurs. Individuel. Socrate est mortel.

D'accord. Individuel. Ce qu'il fait, c'est souligner que le concept universel, que vous pourriez concevoir, n'est qu'une pure abstraction.

C'est une idée abstraite, et c'est la manière traditionnelle d'en parler. C'est une idée abstraite. Il n'existe pas d'universaux réels évoluant séparément dans un paradis platonicien.

Vous voyez, il s'agit de pensée abstraite. D'un autre côté, la notion de particuliers, de particuliers isolés et discrets, presque atomistiques, comme chez John Locke et Descartes, ces petits atomes de pensée lucrétiens, sans aucun lien intrinsèque avec quoi que ce soit d'autre. C'est une abstraction supplémentaire qui s'oppose à la première.

Thèse, antithèse. La réalité, concrètement, n'est ni universelle en ce sens, ni particulière en ce sens. Vous n'êtes pas une île.

Nul n'est une île. Vous comprenez ? Nous sommes ce que nous sommes en relation avec tout ce qui nous entoure. Ainsi, l'individu, l'individu concret, voyez-vous, qui est ce qu'il est grâce à tout, chaque relation qui a contribué à faire de Steve ce qu'il est et tout ce qui émanera de Steve, les éléments marquants de l'histoire qui émergeront, vous voyez, toute cette relation, c'est ce qui définit son identité.

Vous voyez ? Ce que vous faites en tant qu'individu, et ce que nous faisons tous en tant qu'individus, c'est concrétiser des possibilités universelles. Et l'universel, ce sont simplement des possibilités abstraites. Vous voyez ? Et ce que nous faisons, c'est concrétiser, réaliser, actualiser ces possibilités abstraites.

Vous voyez, toute l'histoire a accumulé une puissance qui, peu à peu, s'est révélée à Steve Schonholtz, se rapprochant inexorablement de ses fruits. Et maintenant, le voilà. Vous comprenez ? Bien sûr, une figure historique mondiale comme Napoléon est radicalement différente.

Ou encore Winston Churchill. Gorbatchev. Vous voyez ? Mais pour chacun d'entre nous, c'est la même chose.

Qui serais-tu sans ces quatre ours qui se sont réunis ? Qui serais-je si mon père avait épousé l'autre fille avec qui il sortait en premier ? Comment savoir quand survient le point d'émergence ? Tu sembles penser qu'il existe un point fixe. L'émergence est un processus. Cela prend du temps.

Eh bien, non, car en réalité, si je devais le dessiner avec précision, n'oubliez pas qu'un diagramme est aussi une abstraction. L'un se fondrait dans l'autre, vous voyez. Sans interruption.

Pas d'arrêt. Changement de processus. Alors, c'est comme ça qu'il aborde la théorie des universaux, Steve.

Vous voyez, existe-t-il des universaux abstraits, des concepts ? Oui. Existe-t-il des potentiels universels réels ? Oui. Existe-t-il des universaux réels ? Eh bien, seulement tels qu'ils se concrétisent dans les individus.

L'individu synthétise, voyez-vous, ces antithèses d'universalité et de particularité. Concrétiser un universel, c'est actualiser des possibilités de manières particulières. Ainsi, sa théorie des universaux affirme qu'il n'existe pas d'universaux platoniciens, mais des universaux incarnés.

Les universaux incarnés. Ce qui, d'une certaine manière, fait écho à Aristote. Ryan.

Si on poussait cette idée à l'échelle atomique, serait-ce comparable à ce que Leibniz a conceptualisé ? Ces objets sont affectés, un peu comme des reflets. Mais ils ne sont pas sans fenêtre. Non.

Vous voyez, le modèle atomistique du XVII^e siècle concevait la matière comme une sphère indivisible, sans lien intrinsèque entre elle. Leibniz l'a rejetée. Il la conçoit comme une force unitaire.

Sans fenêtre, sans lien de causalité intrinsèque avec quoi que ce soit d'autre. Et Hegel ne le souhaite pas. Le processus est un processus d'interdépendance.

Oui. Voyez ça plutôt comme un processus biologique. En quoi le monisme de Hegel diffère-t-il de celui de Parménide ? J'ai des problèmes avec Parménide.

Eh bien oui, souvenez-vous que pour Parménide, le problème fondamental, ou le thème central, est qu'il existe une voie de vérité et une voie d'illusion. Or, Hegel ne considère pas l'individualité comme une illusion. Il ne considère pas le changement comme une illusion.

Vous voyez ? En quelque sorte, il a synthétisé les deux concepts de permanence et de changement. Qu'est-ce que la permanence ? Qu'est-ce qui est permanent ? La forme , la structure. La raison à l'œuvre dans l'histoire.

Le déploiement créatif du concept, la compréhension de l'absolu. Oui. La structure du processus est là.

Mais non, Parménide ne prétend pas que les individus sont illusoires. Par ailleurs, lorsque nous aborderons sa philosophie sociale, nous verrons que la pensée hégélienne tendait à engendrer une pensée politique conservatrice. Et l'on comprend aisément pourquoi.

La pensée politique conservatrice, qui considère l'État comme plus important que l'individu, s'inscrit dans une perspective néo-hégélienne. Le philosophe du fascisme italien était Giovanni Gentile, qui fut brièvement ministre de l'Éducation sous Mussolini.

Et c'était un philosophe hégélien. Néo-hégélien. Attention, il ne faut pas confondre fascisme et nazisme.

Philosophiquement, ça divise. Ça divise. Mais c'est la tendance.

Et, de façon plus ironique encore, on voit émerger en Grande-Bretagne une pensée politique conservatrice. L'hégélianisme y a fourni un cadre philosophique à certains courants du conservatisme politique, mettant l'accent sur la nécessité de trouver sa place dans la société et d'accomplir son devoir.

Nous parlerons plus tard de F.H. Bradley, philosophe britannique, auteur d'un essai classique sur l'éthique intitulé « Ma condition et son devoir ». Prononcez-le avec un fort accent anglais, et vous commencerez à en saisir le sens. Ma condition et son devoir.

Vous savez, on comprend l'idée de la personne à sa place dans la société, consciente de son rôle et des responsabilités qui en découlent. Chose inconnue dans la société américaine, si fluide. Voyons voir.

Veuillez jeter un œil au schéma de logique, à la lumière de ceci. Et remarquez les triades tout au long. Impossible de les confondre.

Si vous pensez que qualité et quantité sont des concepts antithétiques, eh bien, ils le sont jusqu'à ce que vous les synthétisiez en mesures concrètes. Voilà pour ce genre de choses. Vous verrez.

Vous constaterez que Stumpf parle de l'être , du non-être, et de la transformation en entreprise. Et, en substance, notez que la notion initiale est celle d'un fondement de l'existence. Il s'agit d'un concept théorique.

l'être en soi, dans sa propre identité. Par opposition à la simple apparence, qui en est l'antithèse. Voyez-vous ?

Et puis on arrive à la réalité concrète. On ne parle pas simplement de substance dans la réalité ou de processus causaux, mais de réciprocité au sein d'un tout organique, d'interdépendance des choses au sein d'un organisme. D'accord.

Mais plus concrètement, le concept de raisonnement , où, en parlant d'un sujet, on a d'abord le concept du sujet, puis le jugement, puis le syllogisme. Eh bien, vous dites, c'est la structure de la logique traditionnelle. Oui, des idées, des jugements et des syllogismes.

Certes, c'est la façon de penser la plus abstraite. C'est une abstraction. L'antithèse consiste à ne pas considérer le sujet de cette manière, mais les objets, en quelque sorte, par l'expérience pure et simple, de façon empirique.

Mais il faut associer les structures rationnelles à l'objet pour saisir l'idée, le concept. Or, ce que l'on trouve en logique, comme je le disais, ce ne sont que de pures catégories, des structures de la pensée.

Voilà tout. Des structures de pensée qui s'appliquent à la réalité, des structures immuables. Et lorsqu'on aborde le domaine de la nature, on remarque qu'il traite d'abord de l'abstraction, à savoir les lois de la nature, qui sont des abstractions généralisées.

Les lois de la nature. Par « mécanisme », il entend les mécanismes de cause à effet. Donc, ce qui sous-tend ces notions d'espace, de temps, de mouvement, de matière et de mécanismes de cause à effet, c'est la science mécaniste .

Mais ensuite, on dépasse les abstractions de la science mécaniste pour entrer dans le jeu concret des forces, et là, la chimie est devenue une science. On constate en effet des interactions, non pas de simples relations de cause à effet comme en mécanique, mais une causalité réciproque. Mais ce qui commence vraiment à émerger, c'est le concept biologique.

L'organisme, le modèle organique. Et c'est là qu'il voit émerger l'idée de téléologie , car les processus biologiques sont orientés vers une fin .

La croissance en vue de la production de fruits. Le processus biologique. Il revient donc au niveau téléologique.

Mais c'est un processus téléologique de bout en bout. Bien. La prochaine fois, nous aborderons la section qui traite de l'esprit et de l'âme.

Je reprends ça. N'oublions pas que nous nous rappelons constamment l'existence de certaines polarités. Avons-nous cinq minutes ? Non.

C'est parti. Mais les polarités comme sujet et objet, universel et particulier ...

Apparence et réalité. Idéal et réel. Ces polarités sont des antithèses qu'il nous faut dépasser.

C'est pourquoi, et cela rejoint votre question, comment savons-nous que le rationnel est le réel ? Vous voyez ? Si la différence entre apparence et réalité est une abstraction, alors vous considérez les apparences immédiates comme réelles. Dans une certaine mesure. Les apparences , c'est-à-dire la première impression de quelque chose, la conscience immédiate, vous donnent une conscience de la réalité, mais avec une conceptualisation imparfaite.

Le savoir est donc toujours une question de degré. La compréhension aussi. N'est-ce pas le cas lorsqu'on tente de comprendre un concept ? Mais même si nous ne connaissons qu'une partie, nous ne connaissons que la partie que nous connaissons.

C'est pourquoi, face à la plupart des conceptualisations, l'évaluation est oui, non, oui sur ce point, non sur d'autres. Très bien, on reprend la prochaine fois.